

## Penser avec Buies

Arthur Buies, *Lettres sur le Canada. Étude sociale 1864-1867*,  
L'étincelle, 1978, 95 p.

Martine-Emmanuelle Lapointe

Numéro 304, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71875ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapointe, M.-E. (2014). Compte rendu de [Penser avec Buies / Arthur Buies, *Lettres sur le Canada. Étude sociale 1864-1867*, L'étincelle, 1978, 95 p.] *Liberté*, (304), 70–71.

d'autorité qui ne fait que des hypocrites et des peureux; avec leurs intrigues incessantes, leur humilité ambitieuse, leur flexibilité perfide, ont petit à petit fait entrer dans tous les cœurs le poison qui les nourrit. Partout chassés, exécrés, maudits, ici ils trônent, ils grandissent, ils règnent.

Nous ne sommes plus à la botte de l'église ou de son obscurantisme, mais le crucifix serait ici objet de patrimoine et non signe religieux... Ce serait comme si les prêtres n'avaient fait que changer de toge et criaient maintenant que ce sont d'autres croyances qui cherchent à nous avilir? Buies les aurait écrasés de sa plume, parce qu'ils ont les mêmes desseins, les mêmes envies, parce qu'ils servent les mêmes intérêts, qu'ils sentent le même encens et qu'ils profèrent la même hypocrisie malsaine, le même manque d'esprit et de culture.

Alors, être Buies aujourd'hui? Encore faudrait-il supporter de lire les pires critiques

à son sujet, comme celle-ci, de Claude-Henri Grignon. Même en désaccord absolu avec leur auteur, il faudrait leur reconnaître le ressort de la langue :

Buies écrivait toujours sous l'impulsion de la jalousie ou de la rancune. Il fatigue cruellement, et à la longue, il finit par nous dégoûter de la vie, des êtres et des choses. À le lire d'un peu près, on éprouve la sensation de marcher désespérément, et sans espoir de retour, dans une mare où dormiraient des reptiles. Voilà pour l'écrivain. J'espère qu'on ne poussera pas le ridicule, après cela, de comparer à Jules Fournier cet ambitieux.

Et moi, j'espère, oui, j'espère que nous trouverons, ici et bientôt, une plume aussi acérée que la sienne, une plume qui pourra nous redire : « Jeunes gens, soyez extrêmes. Ne redoutez pas ce mot. C'est dans l'extrême seul qu'on touche le vrai, la vérité n'est jamais à mi-chemin. » **L**

passive » et de « la loyauté absolue envers l'autorité ». A-t-il tort de s'emporter ainsi? Dépasse-t-il la juste mesure? Se permet-il des raccourcis historiques et idéologiques? Oui, sans aucun doute... En faisant de Buies mon contemporain, j'ai choisi d'adhérer à ses humeurs et à ses emportements, de l'extraire de son contexte immédiat et de procéder à une lecture volontairement anachronique, décalée, sur le mode du dialogue intime.

Revenons aux trois lettres. Que disent-elles de leur époque, de leurs contemporains? La première, rédigée en 1864, met en scène le Français Langevin, de passage à Québec. Il annonce à son correspondant, d'Hautefeuille, qu'il commentera les mœurs des Canadiens. Plus courte et moins emportée que les deux autres, cette lettre a même un petit côté « guide touristique ». Langevin n'hésite pas à recourir aux bons vieux clichés sur l'abandon de la France et sur la résistance du « petit peuple » à la domination anglaise et termine par des descriptions émues des paysages canadiens : « Ici, tout est neuf; la nature a une puissance d'originalité que la main de l'homme ne saurait détruire. » L'épistolier avoue même être épuisé de décrire la splendeur et la vastitude du territoire. Le Nouveau Monde, aussi impressionnant soit-il, risque fort de ne pas tenir ses promesses. Il ne sera pas une source de renouveau et de recommencement, mais plutôt le lieu de l'inertie, de la stase.

La deuxième lettre, moins candide que la précédente, présente un dialogue entre Langevin et un certain M. d'Estremont, considéré par ses concitoyens comme un « être sombre et misanthrope ». Contre toute attente, d'Estremont parle d'abondance, expose ses vues sur les dangers de l'ignorance et les vertus du libre examen des situations et des circonstances. Langevin s'en étonne : « il me semble que vous parlez de choses admises par tout le monde; il y a longtemps que le libre examen est reconnu comme l'instrument essentiel du développement de la raison, et du progrès de la science ». Hélas, ce ne serait pas le cas au Canada français, lui répond son interlocuteur. Malgré la proximité des États-Unis d'Amérique, « grande république qui a tout osé et tout accompli parce qu'elle était libre », les Canadiens « croupiss[ent] dans la plus honteuse ignorance, et la plus servile sujétion à un pouvoir occulte que personne ne peut définir, mais que l'on sent partout, et qui pèse sur toutes les têtes », soit le « despotisme clérical ». Lancé dans une diatribe de plus en plus nourrie sur les méfaits du clergé, M. d'Estremont gagne bien sûr l'admiration de Langevin.

# Penser avec Buies

MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE

**D**E RETOUR de Paris où « il aurait [pris] des idées », comme le disait l'abbé Thomas-Étienne Hamel, Arthur Buies publie ses trois *Lettres sur le Canada* entre 1864 et 1867. Elles s'inscrivent dans la tradition philosophique des Lumières – Voltaire et Montesquieu ne sont jamais bien loin – et sont qualifiées par leur auteur de pamphlet.

Le terme ne saurait être mieux choisi. C'est en effet la verve du pamphlétaire qui se donne à lire ici, avec tout ce qu'elle peut porter de virulence, d'indignation, de critique envers une société apathique, dominée, corrompue et abêtie par le pouvoir clérical, incapable de reconnaître ses vrais héros – qu'il s'agisse des Patriotes de 1837-38 ou des membres de l'Institut canadien –, refusant de se doter d'institutions d'enseignement dignes de ce nom, préférant en somme le confort et l'indifférence à la liberté de pensée. En relisant ces trois lettres, je n'ai pu m'empêcher de faire des rapprochements, sans doute hâtifs et peu justifiés, entre

l'époque de Buies et la nôtre. Au ressentiment de l'auteur envers le clergé qui aurait sciemment exercé sa « domination sur l'intelligence asservie » répondaient mes pro-

pres angoisses, mes propres malaises à l'égard des mirages politiques, du cirque médiatique, du système d'éducation, qui ne semble avoir tiré aucune leçon des événements du Printemps 2012.

Je faisais de Buies mon contemporain, sans aucune nuance, dans une sorte de joie puérile. Pas ou très peu de distance critique, nulle mise en perspective historique, de l'affect et de l'élan, des oppositions bien manichéennes, voilà ce qui semblait alors constituer ma méthode, ma lecture. En effet, les coïncidences entre les deux époques sont souvent troublantes. Buies fustige certes le clergé, ce qui résonne aujourd'hui comme une lutte dépassée. Mais c'est surtout au despotisme et à l'obscurantisme cultivés par les représentants du pouvoir clérical et politique qu'il s'en prend, aux « maximes de la théocratie », au culte de « l'obéissance

**ARTHUR BUIES**  
*Lettres sur le Canada.*  
*Étude sociale 1864-1867*  
L'étincelle, 1978, 95 p.

C'est dans la troisième lettre, écrite en 1867, que Buies se fait le plus âpre. À la curiosité des deux premières succèdent le désenchantement et le dégoût. En témoignent le style plus emporté, la rhétorique

## Je faisais de Buies mon contemporain, sans aucune nuance, dans une sorte de joie puérule.

exacerbant l'indignation du narrateur, le rejet des nuances et des demi-teintes : Langevin a vu « tant d'horreur », il évoque la « domination », « l'asservissement », les « jougs », les « abominations », les « despotismes », les « indignités monstrueuses », les « absurdités » et j'en passe. Le narrateur dit comprendre « les excès des révolutions », en appelle au radicalisme, qu'il voit s'incarner dans les prises de position de l'Institut canadien. Dans ce lourd réquisitoire, deux

faits m'ont particulièrement troublée, me ramenant à la fameuse fatigue culturelle du Canada français aquinienne. Sous la plume de Buies s'imposent déjà la léthargie collective et l'absence d'une véritable réflexion sur l'éducation. Le « bonheur », le « calme [lui semblent] plus effrayant[s] encore que les échafauds où ruisselle le sang des patriotes car il n'est pas d'état plus affreux que d'ignorer le mal dont on est atteint ». Un peu plus loin, il ajoute : « On ne confie pas les enfants à un instituteur pour en faire des prosélytes, mais pour en faire des citoyens. » Le climat culturel et intellectuel décrit par Buies dans sa troisième lettre sur

le Canada rappelle à certains égards celui du Québec contemporain où l'éducation, et en particulier l'éducation supérieure, n'est pas un véritable enjeu de société, comme le souligne Gérard Beudet dans *Les dessous du printemps québécois*. La santé et l'économie, nous ne l'inventons pas, paraissent inquiéter davantage les Québécois que la qualité des institutions d'enseignement qui accueillent et forment leurs enfants. Loin de s'inscrire dans une histoire achevée, de ne

constituer qu'un bref épisode dans le devenir du Québec, la fatigue culturelle serait toujours vivante, s'actualiserait dans des formes d'aliénation plus subtiles que celles du passé, mais d'autant plus insidieuses qu'elles seraient ignorées par ceux et celles qui en souffriraient.

En faisant de Buies mon contemporain, je me condamne à adopter une posture inconfortable et peut-être même indéfendable. Qui peut se targuer aujourd'hui de vivre en parfait accord avec ses principes? Qui échappe complètement aux lois de la communauté? Pour y parvenir, il faudrait vivre à l'extérieur de toute structure, refuser les compromissions qu'impose la vie sociale, se retirer dans sa cabane ou dans son for intérieur, se débrancher complètement... Ou, au contraire, s'engager irrémédiablement, en acceptant les apories qu'un tel choix comporte. Choisir, à l'instar de Buies, la parole pamphlétaire, la dénonciation, l'idéalisme. Je ne saurais dire où je me range exactement, et cela n'a pas beaucoup d'importance de toute façon. Je dirais simplement qu'il est parfois salutaire de penser avec Buies, ne serait-ce que pour affronter ses propres contradictions. **L**

F I C T I O N



HÉLÈNE FRÉDÉRIK  
LA POUPÉE DE KOKOSCHKA



OLGA DUHAMEL-NOYER  
LE RANG DU COSMONAUTE



LOUISE DUPRÉ  
L'ALBUM MULTICOLERE

E S S A I



CATHERINE MAVRIKAKIS  
DIAMANDA GALÁS  
GUERRIÈRE ET GORGONE



MARTINE DELVAUX  
NAN GOLDIN  
GUERRIÈRE ET GORGONE

[ H É L I O T R O P É ]